Ami du Clergé du 12 mars 1953

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Epitres. — XXI. Fête de Pâques : La bonne pâte chrétienne, 81.
Dimanche des Rameaux. — Que nous enseignent nos rameaux ? 82.
Jeudi Saint. — Nos devoirs eucharistiques, 84.
Sainte Louise de Marillac (15 mars). — Au service de Jésus pauvre, 86.
En lisant. — Sonnet du cardinal du Perron sur l'Eucharistie, 88.

PLANS D'HOMELIES SUR LES EPITRES

XXI
Fête de Pâques

LA BONNE PATE CHRÉTIENNE

La fête de Pâques est aussi ancienne que le christianisme. S. Paul exhortait déjà les fidèles de Corinthe à la célébrer dignement. Recueillons ses enseignements. Ils sont brefs, mais substantiels.

I. — *Le Christ notre Pâque a été immolé*

Rappelons ce qu'était la Pâque juive, dont la Pâque chrétienne est l'accomplissement.

1° **La Pâque juive.** Depuis Moïse jusqu'au Christ, partout où il y avait des fils d'Abraham, à la pleine lune de mars, dans chaque famille, on mangeait un agneau immolé au Temple, avec des pains sans levain. Le père de famille, qui présidait ce banquet rituel, expliquait à ses enfants que, la veille de leur départ, les Israélites esclaves du Pharaon avaient, sur l'ordre de Moïse, sacrifié un agneau sans taches et qu'ils avaient teint de son sang les linteaux de leur porte. Et Dieu qui, pour réduire la mauvaise volonté du Pharaon, devait faire mourir tous les premiers-nés des Egyptiens, avait « passé outre » (Phasan) devant les maisons des juifs. Ainsi, leurs premiers-nés étaient épargnés et, par l'intervention divine tout ce peuple réduit en servitude était délivré. Dans la nuit, emportant la pâte qu'ils n'avaient pas eu le temps de faire lever, ils quittaient l'Egypte pour gagner, après bien des contremarches, la Terre promise.

2° **La Pâque chrétienne.** Cette merveilleuse libération était l'annonce d'une autre libération, plus merveilleuse encore : celle, toute spirituelle, que procure, non aux seuls juifs, mais à toute l'humanité le sacrifice non d'un animal, mais de l' « agneau de Dieu », mort en croix pour compenser les péchés de toute l'humanité dont il s'était rendu solidaire. Le troisième jour, en ce matin triomphal dont nous célébrons le joyeux anniversaire, il est sorti du tombeau. Depuis lors, il siège à la droite de Dieu. Son humanité était pour toujours dans la « Terre des vivants ».

Et voici que cette délivrance, nous y avons tous participé. Le baptême nous a si intimement unis au Christ que nous faisons partie de lui-même. D'une manière mystérieuse mais très réelle, nous avons participé à sa mort, nous avons été « plongés dans sa mort ». A partir de cette insertion première, notre sort est exactement celui de la victime du Calvaire. Avec lui, nous sommes sortis du tombeau. Notre âme, délivrée de la servitude du péché, est passée de la mort à la vie. Nous sommes devenus cet « homme nouveau, créé selon Dieu dans la justice et la sainteté véritables » (Eph., IV, 24).

Sans doute, notre résurrection corporelle est-elle remise jusqu'au jour du jugement, mais dès à présent nous possédons le gage de cette résurrection dans l'Eucharistie. Notre Agneau immolé, notre agneau pascal ou, pour parler comme l'Apôtre, « **notre Pâque** », c'est ce Christ glorieux, qui poursuit incessamment son unique sacrifice, pour nourrir nos âmes de sa chair immolée, semence de vie éternelle.

Ainsi, la fête de Pâques, nous la célébrons chaque fois que, par les mains du prêtre, nous renouvelons le sacrifice pascal ; donc, tous les dimanches, mais à la condition que nous prenions notre pleine part au sacrifice en mangeant le corps du Seigneur (« Mangez-en tous ») ; chaque fois que nous assistons avec foi à la messe, mémorial incomparable de la Cène et de la croix. Ce pain azyme qui figurait à la Pâque juive, nous le mangeons, mais changé au Corps du Seigneur... Ainsi nourris, ainsi assimilés toujours plus étroitement au Christ, nous avons une force divine pour supporter les fatigues et les dangers de ce long voyage qui nous conduit à la « Terre des vivants », c.-à-d. au ciel.

II. — *Soyez donc une pâte nouvelle*

Cette merveille de notre renouvellement nous crée une obligation de vivre une vie toujours nouvelle. L'Apôtre nous l'enseigne par ce symbolisme du pain azyme. Ce pain n'a pas été mélangé avec la vieille pâte qui, autrefois, fournissait le levain. Ainsi devons-nous « nous purifier du vieux levain pour être une pâte (disons, sans figure, une créature), toute neuve ». Voilà la consigne de vie du baptisé.

1. — « Purifiez-vous du vieux levain ». C'est chose accomplie pour ceux d'entre vous qui ont fait disparaître leurs péchés par une bonne confession pascale. Mais cette délivrance et cette purification du pardon divin ne suffisent pas. Il reste dans nos âmes des traces ou des ferments de péché.

Puisque, pour le chrétien, tous les jours de sa vie sont autant de fêtes pascales, c'est tous les jours qu'il faut vous livrer à cette chasse au vieux levain qui marquait, pour les juifs, la préparation à la Pâque. Poursuivez donc, en vous, tout ce qui peut vous souillez.

— **a)** d'abord, ces **souvenirs troubles**, ces **images malsaines**, ces **désirs mauvais**, qui, pour être peu conscients, n'en sont que plus nocifs à votre vie chrétienne. Et puis, ces **habitudes** que vous avez prises en vous montrant trop indulgents aux menues fautes, et qui constituent pour vous une véritable servitude. Poursuivez jusqu'à ces habitudes créées par la répétition de plus en plus machinale de vos pratiques religieuses et qui les vident de toute spontanéité vivante.

— **b)** ensuite, faites une chasse impitoyable à ces **rancunes**, à ces **aigreurs**, qui privent de toute bienveillance et de toute aménité vos rapports avec le prochain.

— **c)** enfin, débarrassez-vous de ces **inquiétudes**, de ces **découragements**, de ces **doutes** et de ces **tristesses**, de ces **dégoûts** qui vicient vos relations avec Dieu et qui lui sont comme autant d'injures, à lui qui, par son Fils, vous incite à

vous remettre simplement à sa bonté miséricordieuse.

2. — « Soyez une pâte toute neuve ». Ce « vieux ferment », en somme, c'est, non seulement, tout ce qui **souille** ; mais tout ce qui **durcit,** roidit, paralyse la vie du Christ en vous. Car qui dit vieillesse dit sclérose, affaiblissement, ralentissement de l'activité vitale. Le renouvellement foncier du baptême a fait de vous une créature toute neuve, mais il faut que la sève divine garde en vous sa fécondité. Cela suppose de perpétuels efforts de rajeunissement, un perpétuel effort pour nous faire une âme d'enfant. Non pas une âme puérile, mais une âme toute souple et toute livrée dans une confiance candide.

Car l'enfance, telle que l'a bénie le Christ, est tout élan et toute spontanéité, toute disponibilité et toute confiance, parce qu'elle est une puissance d'élan qui porte vers la vie. Or, la vie c'est Dieu. Ce qui vieillit prématurément notre âme, c'est ce **repliement sur soi de l'amour-propre,** qui fausse et brise l'élan imprimé par Dieu en nous créant pour lui et en nous re-créant, homme nouveau, « dans la justice et la sainteté véritables ». Car il a fait de nous des frères du Christ, des **enfants adoptifs.** Célébrez donc cette Pâque quotidienne avec « les azymes, qui sont faits de **pureté et de vérité** ». Etre vrai, c'est être sincère. Etre vrai, c'est se prendre pour ce qu'on est. Un pécheur, un pauvre rien devant l'Eternel ; mais un **pécheur** déjà sauvé en espérance, un **rien** devenu **participant de la nature divine.** Voilà qui nous préservera de toute prétention, de tout orgueil (l'enfant n'a pas d'orgueil). Voilà qui, nous tenant en méfiance contre nos penchants, nous épargnera la souillure de tous ces ferments de haine, de sensualité qui doivent être incessamment balayés.

Allons plus loin. Cette pâte toute neuve, dont nous parle l'Apôtre, n'est-ce pas notre **communauté paroissiale** elle-même, qui doit manifester en ce renouveau pascal 1953, une poussée de sève jeune. Comment ? C'est toute la paroisse en ses membres les plus actifs, qui s'est comme renouvelée au cours de ce carême, temps de réflexion et de pénitence, et de cette grande semaine, qui lui a rendu le sens de la vie chrétienne, considérée en sa source : la Croix, le Baptême, la Cène.

Or la vie de la paroisse ne peut se replier sur elle-même, dans le cercle fermé des pratiquants. Elle doit être expansion, témoignage, conquête. Tous ceux qui militent dans les rangs de l'Action catholique savent quelles tentations les menacent. Tant d'échecs essuyés au cours de l'année, tant d'obstacles incessamment dressés sur leur chemin ne risquent-ils pas de les décourager et d'enrayer leur action ? Puisque, comme le dit S. Paul, nous devons être nous-mêmes « une pâte nouvelle », un bon pain bien levé, consentez donc à vous « laisser manger ». Vous êtes faits p ur cela. Consentez à être de jeunes ferments, ceux dont le Christ nous dit qu'ils font lever toute la masse.

* *

Voyez : les cerisiers se couvrent de fleurs. Pourtant, plus d'un l'an dernier ont été saccagés par les gelées ou les pluies du printemps. Les oiseaux recommencent à faire leur nid, comme si l'ouragan ou la méchanceté stupide de certains enfants n'avaient pas détruits ceux de l'an dernier. Vous serez, la paroisse sera une « **pâte toute neuve** » si vous savez renouveler en vous et dans vos groupements la confiance en la vie (et en Dieu, maître de la vie), l'esprit d'initiative et le beau goût du risque...

DIMANCHE DES RAMEAUX

QUE NOUS ENSEIGNENT NOS RAMEAUX ?

Au IV^e^ siècle, une pèlerine de Jérusalem décrivait ainsi la procession à laquelle elle avait assisté dans la Ville sainte :

« L'évêque se lève et tout le monde se met en route, à pied, depuis le haut de la colline des Oliviers. Tout le peuple précède l'évêque, au chant des psaumes et des antiennes et reprend sans cesse le refrain : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Tous les enfants présents, même ceux que l'âge tendre empêche de marcher et que les parents portent à leur cou, tiennent qui des branches de palmier, qui des rameaux d'olivier. L'évêque est ainsi conduit à la façon dont jadis Jésus fut escorté. Et du sommet de la montagne jusqu'à la ville et de là à l'église de l'*Anastasis*, à travers toute la cité, tous vont à pied, même les matrones et les personnes de condition. » (Récit du voyage d'Ethérie.)

Est-il si différent le spectacle que nous donne, après 15 siècles, le dimanche des Rameaux d'aujourd'hui ? Les chrétiens portent, suivant les pays, des palmes, des buis, des romarins et de ci de là, non seulement aux portes des églises, mais sur la rue, les marchands en proposent aux passants. Chacun, ce jour-là, veut avoir son buis, pour en fleurir le crucifix du foyer ou pour en planter une branche sur la tombe de ses défunts.

Qu'on veuille avoir son buis pour sa maison ou pour ses tombes, cela étend singulièrement la signification primitive de ces cérémonies qui voulaient d'abord comme renouveler les ovations de la foule au Christ entrant à Jérusalem. Cette signification des Rameaux, dont la foule a plus ou moins conscience, est longuement indiquée dans les oraisons par lesquelles le célébrant bénit ce buis avant la sainte messe. Il sera bon que nous y fassions réflexion. Pour nous en tenir aux grandes lignes de ces prières, nos buis bénits doivent être pour nous : *un sacramental, — un gage de victoire sur la mort, — un symbole de notre foi et de nos vertus.*

I. — *Un sacramental*

L'homme a besoin de sensible dans sa religion. Il attribue aux choses matérielles bénites par l'Eglise, l'eau, le pain, les cierges, une vertu, peut-être mal définie, mais enfin une vertu bienfaisane pour sa santé ou pour son salut. Cette tendance instinctive n'apporte-t-elle pas la justification la plus persuasive de l'institution des sacrements par N.-S. ?

C'est pour cela que le chrétien tient à conserver chez lui, ou à mettre au cimetière, le buis bénit du dimanche des Rameaux. Il est persuadé que cet hommage qu'il a rendu au Christ et qui a été bénit par l'Eglise sera pour lui et pour ses morts une protection du ciel.

Les deux premières oraisons de la bénédiction des rameaux — après la préface — soulignent ce caractère du buis bénit :

« Seigneur..., nous vous demandons de bénir et de rendre saints ces rameaux, en sorte que quiconque en

recevra, reçoive aussi pour lui-même, une protection de l'âme et du corps... Daignez bénir ces branches de palmier et ces rameaux d'olivier, que vos serviteurs reçoivent avec foi en l'honneur de votre nom, afin qu'en quelque lieu qu'ils soient déposés, les habitants de ce lieu obtiennent votre bénédiction et que tout ce qui pourrait nuire étant banni, votre droite protège ceux qu'a rachetés Jésus-Christ, votre Fils. »

Ce buis est bien un sacramental, une de ces choses sensibles qui ont une certaine ressemblance avec les sacrements et que l'Eglise a coutume d'employer pour obtenir, en vertu de ses prières, des effets surtout spirituels (can. 1144).

Pour ne pas tomber dans la superstition, pesons bien ces mots. Un sacramental a une certaine ressemblance avec les sacrements. Autrefois on appelait sacramentaux les « petits sacrements » ou « les sacrements mineurs ». S. Bernard, S. Pierre Damien, et d'autres, leur donnent même le nom de « sacrements ». Mais, notez-le bien, ils n'ont qu'une certaine ressemblance avec les sacrements : par exemple ce sont des choses sensibles qui suggèrent ce que la prière va produire : v. g. l'eau bénite est un signe sensible qui signifie la purification de l'âme. Mais si les sacrements institués par N.-S. produisent ou augmentent la grâce sanctifiante, par eux-mêmes, dès là qu'ils sont administrés, les sacramentaux au contraire, qui sont institution de l'Eglise, ne donnent pas la grâce sanctifiante, mais seulement des grâces actuelles en vertu des prières de cette Eglise.

Cependant nous pouvons faire confiance et grande confiance à ces sacramenaux, à cause de la bénédiction de l'Eglise et à cause de nos besoins. L'Eglise tient la place de Jésus et nous avons besoin continuellement de grâces actuelles. Par exemple le buis bénit sur la tombe de nos morts ne leur vaudra-t-il pas de nouvelles prières pour leur soulagement ?

II. — *Un gage de victoire sur la mort*

Le buis bénit a d'autres significations. Et il convient de les relever.

Les deux oraisons qui suivent nous invitent à voir, dans ce buis bénit, le signe du triomphe du Christ sur la mort et, par conséquent, le gage de notre propre victoire sur cette mort. En effet, la palme est l'emblème des vainqueurs. L'hommage des habitants de Jérusalem au Christ, qui allait triompher de la mort, était déjà un hommage à sa victoire.

Une oraison demande à Dieu, en effet, que les cœurs pieux des fidèles comprennent, d'une manière qui leur soit salutaire, le mystère figuré par l'ovation de cette foule. Inspirée à pareil jour par une lumière céleste et s'avançant au-devant du Rédempteur, elle jeta des branches de palmiers et des rameaux d'oliviers sous ses pas. Les palmes annonçaient les triomphes sur le prince de la mort et les rameaux d'oliviers proclamaient en quelque sorte que celui en qui demeure l'onction spirituelle était venu. Déjà, cette heureuse multitude d'hommes comprit ce que ces symboles préfiguraient, à savoir, que notre Rédempteur, compatissant aux misères des hommes, allait combattre avec le prince de la mort pour rendre la vie au monde entier, et qu'en mourant il devait être vainqueur. Et c'est pourquoi ce peuple fit au Seigneur hommage de branches indiquant et sa glorieuse victoire et la douceur de sa miséricorde.

N'est-ce pas sous ces couleurs que la liturgie pascale va nous décrire le mystère du Calvaire : « *Mors et vita duello conflixere mirando :* la mort et la vie ont engagé un stupéfiant combat ; l'auteur de la vie, après être mort, vit et règne ».

Mais cette victoire le Christ ne l'a pas remportée seulement pour lui ; il l'a gagnée aussi pour nous. Momentanément il n'y aura pour nous que victoire sur le péché ; mais si la victoire sur la mort est à plus longue échéance, jusqu'au jour de la résurrection, elle est incluse déjà dans la victoire du Christ. Aussi l'oraison des Rameaux continue :

« Et nous qui, dans la plénitude de la foi, nous souvenons de ce fait et retenons sa signification, nous vous supplions humblement Seigneur... par le même J.-C. N.-S., afin qu'en lui et par lui dont vous avez voulu que nous soyons faits membres, nous remportions la victoire sur l'empire de la mort et méritions de participer à sa résurrection glorieuse. »

Ainsi, au foyer, quand nous apercevons le buis accroché à notre crucifix il doit nous apparaître comme la palme de la victoire, au front de notre Maître et le gage de la nôtre au jour de la résurrection finale. Dans nos labeurs et dans nos peines il doit être une invitation et un encouragement. Signe de la victoire du Christ, il est le gage de la nôtre.

III. — *Symbole de notre foi et de nos vertus*

Il est une troisième signification dominante du buis bénit : nos rameaux doivent être le symbole de notre foi et de nos vertus.

La victoire définitive sur la mort ne sera pas l'œuvre de Jésus seul. Elle exige que nous combattions à ses côtés, puisqu'il ne veut pas nous sauver sans nous. S. Paul pense à cette coopération quand il dit « accomplir dans sa chair ce qui manque à la Passion du Christ ».

Notre vie sur la terre est un peu l'image de la démarche de la foule. Elle s'en alla à la rencontre de Jésus et lui fit un chemin de gloire de son escorte et de ses vêtements étendus sous ses pas. Nous aussi nous cheminons, ici-bas, à la rencontre du Christ qui sera notre gloire et notre récompense. Mais nous ne pouvons aller à lui les mains vides. Notre récompense ne sera grande dans les cieux que dans la proportion de nos œuvres. Aussi déjà la première oraison demandait : « Faites que nous qui portons ces branches de palmier et ces rameaux d'olivier, nous allions au-devant du Christ, chargés de bonnes œuvres, et que par lui nous entrions dans la joie éternelle. »

Titre à notre récompense, ces œuvres, toutes nos vertus, doivent aussi orner la voie triomphale du Christ. Nous allons à sa ren-

contre, mais il vient au-devant de nous, il nous attend. Notre triomphe sera d'abord son triomphe, puisque c'est par lui et en lui que nous remportons la victoire.

Cet autre aspect nous est manifesté dans la dernière oraison de la bénédiction. Il donne à nos buis la même signification symbolique de notre foi et de toutes nos vertus :

« O Dieu..., qui avez voulu que, lorsque votre Fils J.-C. entra dans Jérusalem pour accomplir les Ecritures, la foule de ceux qui croyaient en lui étendît, avec une piété très sincère, ses vêtements ainsi que des branches de palmier sur le chemin, faites, nous vous en supplions, que nous lui préparions aussi la voie *par notre foi*, et que la pierre du péché et celle du scandale étant ôtées de cette voie, *nos œuvres produisent* à vos yeux des rameaux de justice, en sorte que nous méritions de suivre les pas du Christ. »

La vue du buis bénit doit nous faire penser à cette accumulation, jour après jour, de mérites et d'actes de vertus afin de nous valoir la récompense, et de nous permettre d'orner l'entrée du Christ qui nous entraînera, à sa suite, près de son Père au lieu du repos et de la paix. Il nous faut faire valoir les talents reçus de Dieu ou, selon une autre parabole, nous ne pouvons être des « figuiers stériles ». Et nos buis bénits doivent nous rappeler, chaque jour, à cette pratique des vertus, d'abord de la vertu de foi qui est au principe de toutes les autres : « le juste vit de la foi », afin de nous stimuler aux efforts persévérants par lesquels nous méritons notre récompense et glorifions notre Sauveur.

* *

En conclusion de ces réflexions sur les buis, bénits ce matin :

— 1° gardez la tradition de fleurir le crucifix de votre foyer et la tombe de vos morts de ces branches bénites, gage de protection du ciel pour votre santé et pour votre salut ;

— 2° n'en restez pas à cet usage, d'autant que pour beaucoup, faute d'instruction religieuse suffisante, il peut dégénérer en superstition : ce qui pour l'Eglise est un sacramental, devient pour eux un talisman. Ecoutez les leçons que donnent les prières de la bénédiction. Que ces palmes soient pour vous rappel de la palme de la victoire. Nombreux et durs sont les combats de la vie. Mais au bout il y a la récompense. Et, puisque cette récompense doit se mériter, que votre buis bénit vous rappelle toute la frondaison de vertus chrétiennes que vous devez produire pour votre ciel.

JEUDI SAINT

NOS DEVOIRS EUCHARISTIQUES

Dans cette semaine de deuil, le Jeudi Saint, anniversaire de l'institution de la Sainte Eucharistie jette quand même une note claire. Sans doute ne revêt-il pas tout l'éclat que voudraient lui donner notre amour, notre reconnaissance, notre joie d'avoir, par cette Eucharistie, Dieu avec nous jusqu'à la fin des temps. L'Eglise voudra s'en dédommager à l'occasion de la fête du Corps du Christ que nous appelons la Fête-Dieu. Pourtant n'est-il pas vrai qu'avec la messe de ce matin, sa procession au reposoir, ses lumières, ses fleurs, ses draperies pour accueillir et conserver la présence réelle de Notre-Seigneur, il tranche sur la liturgie endeuillée de la Semaine Sainte !

Elle est inépuisable la méditation des récits évangéliques qui ont enregistré les événements de cette soirée mémorable. Nos réflexions en suivront le déroulement : *avant, pendant, après,* afin d'en recueillir les leçons pratiques sur nos devoirs eucharistiques. Il faut renouveler notre ferveur eucharistique au contact de l'amour du Christ en suivant ses enseignements.

I. — *Avant. Le lavement des pieds*

Avant d'instituer la Sainte Eucharistie, N.-S. a voulu laver les pieds de ses apôtres. Il en a fait une préparation à la première communion du monde. Si nous y réfléchissons attentivement nous comprendrons, par là, ce qu'il demande de nos cœurs de communiants afin de le recevoir dignement et avec fruit.

D'abord *la pureté de conscience.*

Dans la pensée de Jésus ce lavement des pieds a une signification symbolique. Par delà cette ablution traditionnelle en Orient, il indique bien qu'il demande la pureté des âmes. Ecoutons-le. Il dit à Pierre, confus de voir son Maître à genoux devant lui : « Tu ne sais pas maintenant ce que je fais, mais tu le sauras dans la suite... Si je ne te lave, tu n'auras pas de part avec moi... Vous êtes purs mais vous ne l'êtes pas tous. » A quoi S. Jean ajoute : « Car il savait qui était celui qui le trahissait ; c'est pour cela qu'il dit : vous n'êtes pas tous purs. »

Pureté de conscience : condition absolument nécessaire pour la Sainte Communion, la seule requise, pourrait-on dire du côté de notre âme. De cette absence de péché grave rien ne peut nous exempter. « Que l'âme s'éprouve elle-même, avant de communier, enseignera S. Paul, car celui qui communie indignement mange et boit son propre jugement. »

Ensuite *l'humilité.* Ecoutons encore N.-S. :

« Comprenez-vous ? Vous m'appelez Maître et Seigneur et vous dites bien, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres, car je vous ai donné l'exemple pour ce que je vous ai fait, vous le fassiez aussi. En vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que le Maître. »

Le sentiment d'humilité, l'Eglise nous le fait exprimer immédiatement avant de communier en mettant sur nos lèvres l'humble aveu du Centurion : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole et mon âme

sera guérie. » Malgré l'absence de péché mortel, que d'autres fautes dans notre conscience et d'abord quelle distance infinie entre Dieu et sa créature ! Que le *Domine, non sum dignus* soit pour nous non une prière routinière, mais l'accent convaincu et pitoyable de notre misère.

Enfin et surtout, *la charité,* l'amour de Dieu et de notre prochain.

Le lavement des pieds est, plus que tout, acte de charité. C'est par amour que N.-S. institue l'Eucharistie : « J'ai désiré d'un grand désir de faire cette Pâque avec vous. » Devant tant d'ardeur, pourrions-nous rester froids et insensibles ? Avec nos lèvres, c'est surtout notre cœur qu'il faut tendre à la venue de Jésus, pour qu'il s'empare de nous, nous unisse à lui, ne fasse de nous qu'un avec lui ; ce qui est l'œuvre de l'amour.

II. — *Pendant. La Cène*

Les âmes des apôtres sont préparées. N.-S. va instituer maintenant le T. S. Sacrement, la Sainte Eucharistie. En fait, c'est tout le mystère eucharistique qu'il établit : l'Eucharistie sacrement, l'Eucharistie présence réelle, l'Eucharistie sacrifice... Et même le sacrement de l'Ordre, nécessaire à la perpétuité de l'Eucharistie, puisque le rôle principal du prêtre c'est d'offrir le saint sacrifice de la Messe. Pourtant notre attention est surtout retenue et l'accent est peut-être mis davantage par Jésus sur l'Eucharistie sacrement.

Aussi ferons-nous ici deux réflexions.

1° N.-S. a institué l'Eucharistie avant tout *en vue de la Sainte Communion,* pour devenir la nourriture de nos âmes, et non pas principalement afin d'assurer sa présence parmi les hommes pour recevoir leurs hommages et être leur consolation.

Remarquez sa manière d'agir. En présentant le pain consacré à ses apôtres que dit-il ? « Prenez et mangez, c'est mon corps » ; et pareillement en leur offrant la coupe : « Buvez-en tous, c'est mon sang. » La première transsubstantation accomplie, il se donne tout de suite en nourriture... S'il avait eu comme intention première de perpétuer sa présence au milieu de nous, il aurait dit : « Voici mon corps, voici mon sang, prosternez-vous, adorez. » Non, il demande : « Prenez et mangez, buvez-en tous. » L'accomplissement rejoint la promesse : il avait annoncé l'Eucharistie comme nourriture des âmes : « Je suis le pain vivant descendu du ciel ; celui qui me mange vivra éternellement. »

Qu'il déforme et trahit la pensée de Jésus, le catholique qui se contente de s'incliner à l'élévation, d'accompagner la procession de la Fête-Dieu, d'entrer au passage dans une église, sans jamais communier ! La communion, voilà l'intention première de N.-S. : « Prenez et mangez. »

2° *La connexion entre la messe et la communion.* Dans la même Cène, N.-S. les unit. Et quand il ajoute : « Faites cela en mémoire de moi », il ne distingue pas entre la messe et la communion. N'est-ce pas une invitation à participer effectivement à la sainte messe par la communion sacramentelle ?... Sans doute, cette participation s'accomplit par l'intermédiaire de la communion du célébrant qui est le représentant de l'assistance ; sans doute aussi la communion spirituelle peut suppléer à cette communion sacramentelle dont l'Eglise n'en fait pas une obligation.

Mais je sais que l'Eglise désire que cette communion ait lieu pendant la messe, qu'il me suffit pour cela de pureté de conscience et de pureté d'intention, ce qui doit être l'état normal du chrétien. Alors ? Et n'est-ce pas pour cela que l'Eglise atténue de plus en plus les rigueurs du jeûne eucharistique ?

III. — *Après. L'allégorie de la vigne*

Jésus avait préludé à la première communion par une préparation de pureté de conscience, d'humilité et de charité ; il la continue maintenant par une action de grâces qui est d'abord un appel à la persévérance, exprimée dans la belle allégorie de la vigne.

Cette persévérance demande de *demeurer dans l'amour, par la fidélité à la loi de Dieu, qui nous fait porter des fruits de salut et glorifier le Père.*

Il nous faut *demeurer dans le Seigneur,* dans son amour : « Je suis la vraie vigne... Demeurez en moi et moi en vous... Demeurez dans mon amour... ». Nous sommes entrés dans le Seigneur par la foi ; il est entré en nous par la communion. Lui en nous, nous en lui, voilà la grâce et le but de nos communions. Elles font l'union, l'intimité, la même vie, comme celle qui est dans le cep de vigne et dans ses branches : « Je suis la vigne, vous êtes les sarments. »

Comment assurer cette inhabitation mutuelle? *Par la fidélité aux commandements* de Jésus. « Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme moi-même j'ai gardé les commandements de mon Père et comme je demeure dans son amour. » Quelle union et quelle intimité !

Grâce à cette union, et à elle seule, nous *porterons des fruits de salut :* « Comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit s'il ne demeure uni à la vigne, ainsi vous ne le pouvez non plus, si vous ne demeurez en moi. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, porte beaucoup de fruits, car, séparés de moi vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors, comme le sarment, et il sèche, puis on ramasse ces sarments, on les jette au feu, et ils brûlent. » Que de vies de communiants de Pâques deviennent ainsi stériles, vides, exposées à la mort éternelle! Par cette communion, ils avaient été de nouveau greffés sur le cep. Mais parce qu'ils ne sont pas demeurés dans le Seigneur, qu'ils ont transgressé les lois du Seigneur, qu'ils se sont une nouvelle fois détachés de son amour, plus rien dans leur activité quotidienne n'a eu valeur de mérite ; leur sève s'est desséchée, ils sont devenus du bois mort...

et malheur à ceux que le Maître de la vigne trouverait dans cet état quand il passera pour la récolte.

N.-S. nous montre notre intérêt. Mais à cette minute peut-il oublier le terme suprême : la glorification de son Père ? La fin de notre vie est inscrite dès la première demande du *Pater :* « Que votre nom soit sanctifié ». Eh bien ! porter du fruit et que Dieu le recueille, voilà *sa glorification :* C'est la gloire de mon Père que vous portiez beaucoup de fruits et que vous soyez mes disciples : « *In hoc clarificatus est Pater meus* ». Quand nous demeurons en Jésus Sauveur et qu'il demeure en nous, quand toute notre vie, nos pensées, nos paroles, nos œuvres sont vivifiées par la grâce qui est la sève de la vraie vigne, quand, en un mot, nous ne faisons plus qu'un avec le Christ, alors le Père reçoit de ses créatures le plus parfait hommage, parce qu'en définitive c'est celui du Christ, le médiateur, en nous.

* *

Qu'elle est bien nommée cette semaine : la Semaine Sainte ! L'Eglise vit dans une atmosphère de souvenirs, de grâces qui la pénètre et l'imprègne en tous ses membres. Sur elle, comme sur la nature, passe un souffle de renouveau, qui purifie et suscite une montée de sève. Pourtant, n'en restons pas à une impression toute sentimentale. Il ne suffit pas de dilater, quelques heures d'une journée, nos cœurs et nos âmes à cette altitude où nous élève l'anniversaire de ces mystères. Il faut en faire une cure d'âme.

C'est pourquoi, au lieu de regarder l'Eucharistie du côté de Jésus, de son amour pour nous, de son « amour extrême », j'ai essayé de soulever dans vos cœurs un élan d'amour qui réponde un peu à la générosité de celui de Jésus. Le meilleur témoignage que nous puissions lui donner de notre reconnaissance c'est de connaître, d'apprécier, de recevoir le don qu'il nous a fait, et dans son esprit et selon ses désirs. Que ce jour soit pour nous pleinement le Jeudi Saint, par cette sainteté qui est stabilité dans l'amour : « *Manete in dilectione mea.* Demeurez dans mon amour ».

SAINTE LOUISE DE MARILLAC

(15 mars)

AU SERVICE DE JÉSUS PAUVRE

Mes frères,

En 1934 le Souverain Pontife canonisait Ste Louise de Marillac [1]. Il n'a fallu rien moins pour faire rendre pleine justice à celle qui fut « la plus parfaite réussite de S. Vincent de Paul » et sa collaboratrice très active, dans la fondation et l'organisation de l'Institut le plus audacieux et le plus fécond des temps modernes, celui des *Filles de la Charité.*

Mais Dieu a son heure et, sans doute, était-il souverainement opportun de mettre aujourd'hui en pleine lumière les merveilles de la divine charité dans une âme d'élite. Quel temps, en effet, eut jamais plus urgent besoin de recourir à cette charité, souverain remède aux maux qui désolent la société contemporaine ?

Car les saints ne s'improvisent pas. Ils ne sont que les parfaits serviteurs de l'Esprit d'amour. Voyons donc comment cet Esprit *prépare* et *suscite* une grande œuvre dans son Eglise.

I. — *Les préparations*

1° *Les dons de la nature.* Sans doute, Dieu n'a besoin pour le servir ni du génie ni de la noblesse ni de la puissance des hommes. Mais il peut, s'il plaît à sa Sagesse, plier à ses fins le génie d'un S. Thomas, l'aristocratie d'un François de Sales, la puissance royale d'un Louis IX. Ainsi pourvut-il avec libéralité sa servante, Louise de Marillac.

Sa famille devait compter un Chancelier et un Maréchal de France, ses oncles propres ; un troisième avait épousé la propre tante de la Reine. Ainsi convenait-il que celle à qui reviendrait une si grande part à l'œuvre des Dames de Charité pût traiter d'égal à égal avec les plus grands noms de France, et les enrégimenter dans le service du Roi des pauvres.

D'autre part, Louise avait reçu de Dieu, « l'auteur de tout don parfait » (Jac., I, 16), une intelligence claire et forte et une culture dont la profondeur et l'étendue étaient peu communes à cette époque. Les Dominicaines de Poissy, qui étaient elles-mêmes fort cultivées, l'initièrent à la littérature et aux beaux arts. Son père, humaniste comme il en était tant au XVIe siècle, se réserva de l'initier à la philosophie. Tout cela devait ouvrir plus largement son âme aux dons de la grâce.

2° *Les dons de la grâce.* Le premier de ces dons surnaturels, le plus précieux sans doute, c'est *la souffrance.* Celle qui devait servir le Christ pauvre et souffrant fut très vite « configurée à sa Passion ». « Dieu, reconnaîtra-t-elle plus tard, ne m'a jamais laissée sans occasion de souffrance. » Est-il signe plus clair d'élection ? Sa mère l'avait conçue en ces temps troublés de la Ligue. Paris, sa ville natale, était alors assiégée par le Béarnais et connut les angoisses d'une famine qui poussa certaines malheureuses à dévorer leurs enfants. Toute sa vie, Louise se ressentit de ces privations maternelles. Elle dut traîner un corps sans vigueur, et connut pendant

[1] Rappelons les dates principales de la vie de notre sainte. Elle naît à Paris, le 15 août 1591. Le 6 février 1613, elle épouse Antoine Le Gras ; dont elle a un fils, Michel, à la fin de cette même année. Veuve en 1625, elle se met de plus en plus sous la conduite de S. Vincent de Paul, devenu son directeur en 1624. Le 25 mars 1634, elle s'engage par vœu définitif au service des pauvres ; c'était le 29 novembre 1633 qu'elle avait groupé les premières « filles de la Charité ». A partir de cette date, sa vie est celle de la Congrégation. Elle meurt le 15 mars 1660. Béatifiée le 9 mai 1920 Ste Louise de M. est canonisée le 11 mars 1934, et sa fête fixée au 15 mars.

longtemps de ces anxiétés qui, rançon d'un tempérament déficient, furent, pour son équilibre spirituel, une lourde épreuve.

Les deuils se multiplièrent dans sa jeunesse. Elle perdit sa mère à six ans, son père à seize. Mariée à vingt-deux ans à un maître des requêtes, Antoine Le Gras, elle était veuve à trente-quatre ans. Ses oncles, enfin, victimes de la Fronde, moururent, l'un décapité par ordre de Richelieu, l'autre disgrâcié en 1632. Aucun appui ne lui restait ici-bas. Quant à son fils, il fut pour elle, par son caractère indolent, un sujet de continuels et douloureux soucis.

Mais en revanche, elle fut une privilégiée de la grâce. Dans le salon de Mme Acarie, qui devait établir, en France, le Carmel de Ste Thérèse, elle rencontrait l'élite spirituelle de la France, toute une société de mystiques et de saints, les Bérulle, les Gallemant, les Duval et un ami de Michel de Marillac, qui n'était autre que S. François de Sales.

C'est l'évêque de Genève qui commença à mettre au large cette âme, tiraillée entre des scrupules paralysants et une hâte fébrile d'agir. Mais il était réservé à un autre saint de pacifier cette âme prédestinée et de l'orienter vers sa véritable vocation. Louise s'était crue d'abord appelée à la rude austérité franciscaine. Or un jour, c'était au matin de la Pentecôte de 1623, durant la sainte messe, l'Esprit-Saint lui fit voir dans une illumination intérieure celui qui devait diriger son âme et la délivrer de ses peines intérieures. En même temps, il lui fit pressentir qu'un jour elle ferait les vœux de religion dans un institut consacré à servir le prochain, mais sans clôture... Ce directeur, que Dieu même lui destinait était Vincent de Paul. Mais ce n'est que dix années plus tard, le 29 novembre 1633, que prit naissance cette mystérieuse congrégation. Il fallait auparavant que Louise subît un long noviciat, entre les mains de Monsieur Vincent.

Veuve et désormais libre, en 1625, elle se livre avec une parfaite obéissance à la direction si épanouissante du Saint : « Dieu, lui disait-il, veut que l'on aille à lui par amour, bonnement, simplement. » Et puisque ce Dieu lui inspire de faire le vœu d'employer sa vie à servir les pauvres, Vincent approuve : « Oui enfin, ma chère demoiselle, je le veux bien. » Enfin, la voilà dans sa voie. Elle a 39 ans. Il lui en reste 29 pour faire son œuvre, ou plutôt l'œuvre de Dieu.

II. — *La fondation des Filles de la Charité*

Car, visiblement, c'est Dieu qui agit. Aujourd'hui, cela nous semble tout simple que des religieuses aillent faire l'école, soigner les malades à domicile, évangéliser les petits nègres. Mais à cette époque on ne concevait une communauté de femmes que cloîtrée. Aussi Monsieur Vincent pourra-t-il dire à ses filles « jusqu'à vous il ne s'est pas trouvé de communauté qui se fût dédiée pour aller servir les malades dans leurs chambres... C'est à vous que c'était réservé. » Par qui réservé ? Par Dieu même.

Quand il était encore curé de Châtillon, M. Vincent avait (1617) fondé une confrérie de la Charité pour le soin des pauvres et des malades de la paroisse. Telle est l'urgence de l'Amour divin (« *caritas* URGET ») que, six ans plus tard, on comptait une trentaine de ces associations, et qu'elles devaient bientôt couvrir de leur réseau de bienfaisance tout le royaume en proie à la guerre tant civile qu'étrangère depuis un demi-siècle.

Transporté à Paris par une sorte de décret providentiel, Vincent n'avait pas tardé à réquisitionner, au service des pauvres toute l'élite féminine de la capitale. Mais, avec son génie pratique, il avait compris qu'une telle œuvre disséminée à travers toute la France, devait être tenue en mains, par l'intermédiaire d'une visiteuse assez lucide pour en saisir d'un coup d'œil les vices de fonctionnement, et assez habile pour y remédier sans heurter aucun amour-propre. Cette visiteuse, Dieu lui-même la lui avait donnée en Louise de Marillac. Elle s'en alla donc, dans de mauvaises voitures, par de mauvais chemins, tout autour de Paris et partout où la misère des temps avait accumulé les pauvres, les réfugiés, les affamés, les malades, les orphelins. Elle partagea le pain d'orge, noir et gluant, du paysan de l'Ile-de-France ; il lui arriva de coucher sur la dure. Mais quel bien elle fit ! Elle apportait à ces sinistrés d'alors, linge, vêtements, médicaments ; elle leur apportait surtout un cœur plein de Dieu et attendri par l'expérience de la souffrance. En retour, elle acquérait un sens des réalités qui lui manquait encore et qui lui allait être indispensable. Son cœur avait dressé, en quelque sorte, la carte de la France souffrante, et découvert la générosité de l'âme paysanne.

Et voilà que cette âme de la fille des champs vint s'offrir à elle un beau jour, un jour de Dieu, en la personne d'une paysanne illettrée, qui, tout en gardant les vaches, à Suresnes, apprenait à lire pour pouvoir enseigner la jeunesse des villages environnants. Ce fut la première fille de la Charité. Ainsi se réalise ce mystérieux avertissement divin, qui lui faisait concevoir « une manière la plus abjecte de servir Dieu, au lieu où il y aurait le moins de contentement pour le monde ».

Marguerite Naseau venait à point nommé. Les Dames de Charité ne suffisaient plus au service des pauvres, tant à l'Hôtel-Dieu que dans les paroisses. Bientôt, des émules de la bonne fille se présentèrent qui devinrent les servantes des servantes du pauvre. Il fallut les grouper, pour leur donner la formation religieuse, requise par le service de « nos seigneurs les pauvres » ou plutôt comme le leur dit Louise de Marillac, le service de Jésus pauvre.

Sous la direction et selon les avis, toujours si fermes, de M. Vincent, Louise recueillit ces humbles filles dans une maison de son quartier. Elle leur fit faire l'apprentissage d'une